



Violences dans la Violence : Les romancières face à la réalité dans les Amériques

Andrés Bansart

Université Simón Bolívar, Venezuela

abansart@usb.ve

<https://orcid.org/0009-0002-6838-877X>

Reçu le 30-10-2024 / Évalué le 15-11-2024 / Accepté le 01-12-2024

Résumé

Les Amériques - depuis le sud du Chili et de l'Argentine jusqu'au nord des États-Unis et du Canada - ont connu et connaissent toujours la violence sous différentes formes : pauvreté, utilisation de drogues, narcotrafic, racisme, coups d'État, guerres civiles, exil, exode, migrations... Dans des sociétés fragmentées et conflictuelles, les femmes sont souvent les êtres les plus démunis et les principales victimes. Au sein des sociétés violentes, beaucoup d'entre elles souffrent, en plus des violences sociales, de violences intimes dues à leur condition de femmes. Cependant, certaines d'entre elles se défendent et tentent d'affirmer leur identité et leurs droits. Dans tous les pays des Amériques, de plus en plus de femmes produisent des romans qui découvrent, décrivent et dénoncent les violences sociales et les violences individuelles. Elles identifient les causes de celles-ci et expriment ce que peuvent ressentir les victimes de ces violences. Les romans de ces écrivaines conformement un corpus littéraire qui, en plus de son niveau artistique, représente un véritable manifeste social et politique.

Mots-clés : violence sociale, violence contre la femme

Violencias en la Violencia: Las novelistas frente a la realidad en las Américas

Resumen

Las Américas -desde el sur de Chile y Argentina hasta el norte de los Estados-Unidos y Canadá- han conocido y siguen conociendo la violencia bajo diferentes formas: pobreza, uso de drogas, narcotráfico, racismo, golpes de Estado, guerras civiles, exilio, éxodo, migraciones... En sociedades fragmentadas y conflictivas, las mujeres son a menudo los seres más desamparados y las principales víctimas. En el seno de las sociedades violentas, muchas de ellas sufren, además de las violencias sociales, unas violencias íntimas debidas a su condición de mujeres. Sin embargo, algunas se defienden y tratan de afirmar su identidad y sus derechos. En todos los países de las Américas, unas mujeres en número cada vez más grande van produciendo novelas que descubren, describen y denuncian lo que pueden sentir las víctimas de esas violencias. Las novelas de estas

escritoras van conformando un corpus literario que, además de su alto nivel artístico, representa un verdadero manifiesto social y político.

Palabras clave: violencia social, violencia contra la mujer

Violence in Violence: Novelists facing reality in Latin America

Abstract

The Americas - from southern Chile and Argentina to the northern US and Canada - have experienced and continue to experience violence in various forms: poverty, drug use, drug trafficking, racism, coups d'état, civil wars, exile, exodus, migration, and so on. In fragmented and troubled societies, women are often the poorest and most victimized. Many women in violent societies suffer, in addition to social violence, from intimate partner violence as a result of being women. However, some of them are defending themselves and trying to assert their identity and their rights. Across the Americas, more and more women are writing novels that discover, describe and denounce social and individual violence. They identify the causes of violence and express how the victims of violence may feel. The novels of these writers form a literary corpus that, in addition to its artistic level, represents a real social and political manifesto.

Keywords: Social violence, violence against women

Introduction

Les divers pays des Amériques sont nés de la Violence et se sont développés dans la Violence. Au sein de la Violence sociale, les femmes ont dû subir, individuellement, des tas de violences pour le seul fait d'être femmes et -face à la mort omniprésente- ont dû passer leur vie à défendre la Vie.

Au cours du XVI^e siècle, du XVII^e et des siècles suivants, des hommes sont arrivés de divers pays d'Europe. Ils ont envahi ce qu'ils appelèrent les Amériques. Ils dépossédèrent les peuples autochtones de leurs terres. Ils voulurent s'emparer aussi de leur esprit ou l'effacer. On estime que, dans la foulée de la conquête de ce qui fut appelé par les Européens comme de *Nouveau Monde*, 90 à 95 % de la population originaire, soit quelques 70 millions de personnes, a été éliminée en raison des guerres, du pillage, de l'asservissement et des maladies introduites par les colons européens. Des peuples entiers qui vivaient dans l'Amazonie, les Andes, la Caraïbe, l'Amérique Centrale ou l'Amérique du Nord furent maîtrisés, dépossédés, mis en esclavage ou tués.

On sait maintenant que l'Amazonie n'est pas — comme on le disait jusqu'à il y a peu — une forêt vierge. De très nombreux peuples y développèrent des cultures de haut niveau, et cela depuis plusieurs millénaires. Lorsque les conquistadors arrivèrent dans le sous-continent, ils y amenèrent non seulement la violence de la guerre, mais aussi des virus qui tuèrent des peuples entiers. Des civilisations plusieurs fois millénaires disparurent du jour au lendemain. Un écocide commençait en même temps qu'un ethnocide, et toutes les violences qui allaient les accompagner. Cela se passa ainsi dans toutes les Amériques.

Les sociétés coloniales s'organisèrent et se modifièrent en fonction des richesses qui y étaient exploitées. Ainsi, apparurent des économies de plantation et des économies minières. Suivant l'évolution des métropoles et en fonction des divers climats des espaces colonisés, on planta, entre autres, de la canne à sucre, du coton ou des arbres à caoutchouc ; on fouilla le sol pour en extraire notamment de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain ou du lithium.

Une partie des richesses volées étaient transportées vers les métropoles, tandis qu'une autre permettait aux sociétés coloniales de se développer et de s'imposer partout dans les Amériques. Elles permettaient aux colonies et aux colons d'étendre leur pouvoir et d'obtenir toujours plus de richesses.

Tant l'économie de plantation que l'économie minière avaient besoin de main-d'œuvre. Les colons utilisèrent d'abord les autochtones comme esclaves. Mais les rébellions, les suicides et les mauvais traitements réduisirent cette main-d'œuvre gratuite, alors que les besoins se faisaient toujours plus grands. C'est ainsi que commença l'esclavage africain : des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent arrachés de leur terre et transportés de l'Afrique vers les Amériques.

Un nouveau système social fut inventé : le commerce triangulaire. Les bateaux quittaient les ports européens chargés de babioles grâce auxquelles ces êtres humains étaient achetés sur les côtes africaines. Ces mêmes navires négriers se dirigeaient alors vers les Amériques où leur cargaison humaine était vendue. Après cela, on embarquait les richesses naturelles ou minières pour réaliser la troisième partie de ce sinistre voyage.

Dans les pays européens, des fortunes colossales se construisirent à travers le commerce triangulaire, tandis que, par celui-ci également, les colonies se développèrent et continuèrent à s'enrichir. Ce n'étaient pas les autochtones qui prospéraient, mais ceux-là même qui leur avaient volé leur terre. L'esclavage provenant d'Afrique dura ce dont les économies avaient besoin comme main-d'œuvre. C'est ainsi que les abolitions furent décrétées à des moments différents par les diverses métropoles, non pas avec des fins humanitaires, mais en fonction de l'évolution des différentes économies coloniales. Comme l'importation d'esclaves était dorénavant interdite, la contrebande prolongea son œuvre maléfique (ce qui laissa encore croître un peu plus encore les populations qui allaient s'appeler plus tard « peuples afro-américains »).

Une fois l'abolition décrétée, la plupart des anciens esclaves n'acceptèrent pas de poursuivre leur labeur contraignant (même s'il était désormais « payé »). Ils durent trouver du travail dans des petites parcelles de terre ou dans les villes, et formèrent un prolétariat souvent marginal. Les économies continuèrent à prospérer, tout en ayant toujours besoin d'une main-d'œuvre la moins chère et la plus rentable possible. Il fallut alors provoquer des migrations venant d'Asie ou d'autres parties du monde (dont parfois de pays européens victimes de famine ou de problèmes sociaux).

Les sociétés des Amériques continuaient ainsi à se diversifier. Le dénominateur commun entre elles était le fossé qui continuait à se creuser entre des minorités riches et d'immenses majorités de couleurs différentes, toutes exploitées, plus pauvres ou misérables les unes que les autres.

C'est à cette époque, fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle, que se produisit le phénomène économique et politique des Indépendances. La majorité des colonies se détachèrent de leurs métropoles et la carte des Amériques se transforma en un puzzle de pays souverains, avec des frontières souvent alambiquées, héritées des anciennes colonies avec de potentiels conflits qui allaient exploser au cours des siècles suivants.

Mais c'est là un autre aspect de l'Histoire.

Ce qui nous intéresse ici, c'est de nous rappeler comment se sont conformées les sociétés dans les Amériques, ce qui nous permet d'observer les sociétés actuelles. Désormais, nous mettrons le mot Société au singulier

parce que - nous l'avons vu - partout dans les Amériques, les processus sociaux furent semblables, sinon les mêmes.

Les pays des Amériques semblent extrêmement variés. En effet, la géographie, la démographie, l'évolution culturelle et l'histoire de chacun d'entre eux sont différentes. Mais la Société est semblable si on prend en considération le fossé qui sépare certaines classes vis-à-vis d'autres. Quant au regard que portent les anciennes métropoles vers les pays anciennement colonisés, il s'est modifié, mais garde souvent un fort complexe de supériorité.

La grande différence qui existe maintenant, c'est le sursaut identitaire qui existe dans de nouveaux groupes sociaux autochtones et afro-descendants. Aux XX^e et XXI^e siècles, la Violence continue d'exister partout dans les Amériques. Les siècles passés - comme nous l'avons vu - ont été tissés de Violence. Cette situation a évolué et a pris des aspects différents, mais la Violence est là. Et au sein de cette société violente, la femme subit un tas de violences qu'on appellerait « domestiques » pour leur donner un nom.

1. Argentine : dictature, vols d'enfants, raptés et disparitions

Pendant de nombreuses années, l'Argentine - pays à vocation agricole - avait atteint une situation économique et sociale relativement bonne. Mais, vu les changements dans le monde, l'économie agraire apparemment prospère n'a plus suffi à satisfaire les besoins d'une population en pleine croissance. De son côté, le secteur industriel n'était pas solide. Des régimes populistes dont surtout le péronisme (1945-1955), avaient tenté de répondre aux revendications des classes prolétaires et moyennes, mais les problèmes sociaux ne faisaient qu'empirer, laissant place à une épouvantable dictature. Si celle-ci dura de 1976 à 1983, les conséquences de cette sale guerre se prolongèrent durant plusieurs décennies.

1.1. Elsa Osorio Luz ou le temps sauvage

À l'âge de vingt ans, à la naissance de son enfant, Luz commence à avoir des doutes sur ses origines. Elle croyait être la petite-fille d'un général

tortionnaire ; en fait, elle est l'enfant d'une des victimes de ce même officier supérieur. Son intuition la mène dans une recherche qui lui révélera l'Histoire de son pays et lui fera découvrir la sienne propre. En 1975, sa mère, détenue politique, a accouché en prison. Le bébé a été donné à la famille d'un des responsables de la répression. Celle qui allait être sa mère adoptive n'a jamais su que cet enfant n'était pas le sien ; elle a été endormie pour une césarienne et son bébé (un garçon) est mort à la naissance. Elle a toujours ignoré d'où venait cette enfant qu'on lui a fait croire être sa fille, mais — celle-là, elle l'a remarqué — qui ne lui ressemblait en rien. Le grand-père qui a ourdi l'échange campe sur ses certitudes politiques — même après la dictature — et n'aura que mépris pour son gendre et complice tourmenté par le remord et dont finalement l'exécution, organisée par le beau-père, sera camouflée par un « suicide ».

Personne n'a su d'où venait Luz à l'exception de Miriam, la compagne qui s'est liée d'amitié avec la mère prisonnière et a juré, avant la mort de celle-ci, de protéger l'enfant. Luz mène une enquête et prend contact avec les Grands-Mères de la Place de Mai (*las abuelas de la Plaza de Mayo*). Sa quête la mène en Espagne où elle rencontre Carlos, son père biologique, et peut enfin lever le voile sur sa propre histoire et celle de son pays.

1.2. Elsa Osorio *Double fond*

Elsa Osorio a publié un autre roman, *Double fond*, qui a comme contexte cette même guerre sale. Juana est-elle une militante révolutionnaire qui a trahi ? Ou est-elle une mère qui, pour sauver la vie de son enfant, aurait accepté de passer sa propre vie avec celui qui, en prison, fut son bourreau ?

Lorsque le roman commence, on apprend qu'une femme, Madame Marie Le Boullec, médecin sans histoire et veuve il y a peu, a été retrouvée noyée près de Saint-Nazaire, en France. Muriel Le Bris, une jeune journaliste locale, ne croit pas à la thèse du suicide et tente de savoir ce qui s'est passé : elle découvre l'horreur de la dictature argentine et un étrange échange de courriels entre un jeune-homme en colère, un certain Matías, et une femme qui semble avoir fort bien connu les problèmes de l'époque.

Parallèlement, une mère raconte à son fils pourquoi il a dû grandir sans elle. Perdue dans les marécages de la dictature militaire, cette militante révolutionnaire a échangé sa liberté contre la vie de son enfant et elle a été

obligée de collaborer avec la dictature, en particulier au Centre pilote de Paris. Considérée par tous comme traîtresse, mais ayant comme but sa survie, elle va disparaître.

Elsa Osorio a construit un kaléidoscope vertigineux et bouleversant. Les péripéties s'enchaînent dans un intense suspense psychologique. On découvre là l'incroyable violence dans un pays dirigé par une dictature féroce. On observe des tortionnaires mafieux qui jouent, de manière cynique. On y voit aussi l'amour passionné et piétiné d'une mère pour son enfant.

1.3. Eugenia Almeida *L'autobus*

Le roman sobre et dense d'Eugenia Almeida intitulé *L'autobus*, nous conduit au cœur des moments les plus sombres de l'Histoire de l'Argentine. Il permet de lire, entre les lignes, le pouvoir sous ses formes les plus perverses. Dans une petite ville du fond de l'Argentine, un homme et une jeune-fille attendent leur autobus dans un café. Ce bus passe plusieurs jours de suite devant le café, mais ne s'arrête pas. Les deux voyageurs décident de partir à pied le long de la voie ferrée, qui sépare parias et notables. Le village s'interroge ; il semble s'être passé quelque chose dans le pays, quelque chose que tout le monde ici paraît ignorer. Les militaires rôdent autour de l'agglomération. Des coups de feu éclatent. Les corps des deux voyageurs sont retrouvés dans un wagon abandonné. Une effrayante vérité se dévoile ou, plutôt, la vérité d'un effrayant mensonge. Le lendemain, dans le café, on lit et commente le journal :

- *Donc ils ne disent pas qui ils sont...*
- *S'ils voulaient le savoir, ils montreraient les visages.*
- *Mais ils ne le veulent pas... je savais que je n'aurais pas dû les laisser partir. En pleine nuit, par la voie ferrée. Et voyez où ils les ont tués... Ils ont dû monter dans le wagon pour attendre que le jour se lève. (Almeida, 2005 : 122).*

1.4. Selva Almada *Les jeunes mortes*

Ce n'est pas seulement durant la dictature que des violences sont faites aux femmes. Ainsi le montre le roman *Les jeunes mortes* (*Chicas muertas*) de Selva Almada. Au moment où les Argentins se mobilisent massivement

contre le féminicide -au début du XXI^e siècle-, ce livre dénonce l'indifférence d'une société patriarcale où, en toute impunité, beaucoup d'hommes pensent pouvoir disposer du corps des femmes comme ils l'entendent. Plusieurs milliers de victimes furent dénombrées depuis le début du siècle.

Selva Almada avait publié des romans comme *Après l'orage* (*El viento que arrasa*, 2012) et *Sous la grande roue* (*Ladrilleros*, 2013) où elle avait déjà décrit et analysé certains faits de violence sociale et individuelle. Après, elle en publia d'autres comme *Ce n'est pas un fleuve* (*No es un río*, 2022) où elle parle de la masculinité, ce qui lui permet de démystifier la violence.

L'action du roman *Les jeunes mortes* se passe dans les années 80 du XX^e siècle en province. Les trois « faits divers » relatés dans la fiction existèrent dans la réalité et n'ont jamais fait la une des journaux nationaux. Les victimes sont des jeunes filles pauvres : Andrea âgée de dix-neuf ans fut retrouvée poignardée dans son lit lors d'une nuit d'orage, María Luisa, âgée de quinze ans, a été retrouvée morte dans un terrain vague et Sarita de vingt ans est disparue du jour au lendemain.

Troublée par ces histoires, la romancière Selva Almada, qui est également journaliste, s'est lancée, trente années plus tard, dans une étrange enquête dont des visites aux parents et amis des victimes. Loin du journalisme judiciaire, elle essaie de reconstituer, dans le roman, les trois histoires qui se seraient passées. Il s'agit moins pour la romancière de trouver les coupables, que de dénoncer la société violente telle qu'elle est, avec les graves problèmes dont les principales victimes sont des femmes pauvres.

2. Chili : le coup d'État, la dictature et les séquelles

Il semblait, dans les années 60, que le Chili allait se transformer pour arriver à plus de justice sociale. Il semblait qu'il ne s'agissait pas d'un pays violent. C'était sans doute parce que ce que l'on voyait de l'extérieur, c'était une société blanche, policée, assez semblable à celles d'Europe. On disait, toujours de l'extérieur, qu'il s'agissait d'un « pays de classe moyenne ». Mais par cette image elle-même, si on l'analyse de plus près, on aurait pu

déjà révéler la violence : dans le silence du peuple autochtone, le peuple Mapuche, qui n'a pu être colonisé ni par les Incas, ni par les Espagnols, ni par les colons, ni non plus par leurs descendants dans le Chili déclaré indépendant. Les terres du peuple Mapuche ont été finalement confisquées et ce peuple était absent de la vision que l'on avait du Chili à l'époque.

Le fossé entre les riches et les pauvres n'était pas trop visible : la présence d'une classe moyenne, qui imitait fort bien celle des pays européens, cachait assez bien la réalité. Une réforme agraire avait été entreprise et donnait l'impression que le pays voulait se transformer. Ce fut l'Église catholique d'abord qui se sentit obligée d'abandonner la possession de grandes étendues de terre. Le gouvernement du conservateur Jorge Alessandri lui emboîta le pas. Puis, celui du démocrate-chrétien Eduardo Frey accéléra le processus. Une opposition acharnée s'organisa et, dans les campagnes elles-mêmes, les paysans manipulés par les patrons des *fundos* acceptaient la société telle qu'elle était ; ils ignoraient leurs propres problèmes et se méfiaient des changements (il s'agit là aussi de violence).

Le gouvernement de Frey décréta la « *chilénisation du cuivre* ». Il ne s'agissait pas de prendre le contrôle de la production, sinon de partager, de manière plus équitable, les bénéfices que le pays partageait avec les entreprises étrangères, lesquelles exploitaient et exportaient cette matière première (ce type d'économie faisait suite à l'*économie minière* du temps de la colonie). D'autres réformes furent encore entreprises. Mais il s'agissait toujours de *réformes*.

Le mouvement de l'Unité Populaire (un ensemble de partis de gauche) porta le docteur Salvador Allende à la présidence de la République. Celui-ci annonça une *révolution en liberté*. Il s'agissait de transformer le Chili en pays socialiste tout en respectant les règles considérées comme démocratiques par ce qu'on appelle la communauté internationale.

L'expérience dura trois ans et fut boycottée, dès le début, par la grande bourgeoisie et une partie importante de la classe moyenne. Vint alors, le 11 septembre 1973, un coup d'État, puis une longue dictature. Celle-ci, comme celles d'autres pays de ce qu'on appelle l'Amérique latine, fut terrible et dura jusqu'en 1990. Le retour à une certaine démocratie fut lent et difficile,

laissant des séquelles profondes durant la dernière décennie du XX^e siècle et les deux premières du XXI^e siècle.

2.1. Carla Guelfenbein *Nager nues*

Ces événements historiques sont ceux que l'on découvre dans le roman *Nager nues* de l'écrivaine chilienne Carla Guelfenbein. Les deux protagonistes vivent à Santiago, alors qu'Allende vient de gagner les élections. La fiction rejoint la réalité historique. On y découvre la violence de la société. C'est dans ce contexte violent (économique, écologique, social et politique) que l'on observe les problèmes spécifiques vécus par les femmes.

Morgana et Sophie sont amies intimes et vivent à Santiago. La première est Espagnole, fille d'un diplomate franquiste en poste au Chili. Les parents de l'autre sont séparés : la mère, française, vit à Paris, tandis que le père, Chilien, est conseiller d'Allende. Morgana désireuse d'être indépendante vit seule dans un appartement, lequel se trouve dans le même immeuble que celui où habitent Sophie et son père, Diego.

Sophie adore son père. Elle lui présente son amie et, à trois, ils vivent de manière de plus en plus proche. Ils vont et viennent ensemble, partagent des repas et même des congés au bord de la mer. Morgana et Diego tombent amoureux l'un de l'autre. Ils créent des liens intimes sans que Sophie s'en rende compte. Soudain, Morgana se trouve enceinte et, au bout d'un certain temps, explique la situation à Sophie. Celle-ci se sent profondément choquée par ce qu'elle considère comme une trahison. Elle décide alors de couper les ponts avec son amie et avec le père qu'elle vénère. Elle s'en va en France où vit sa mère.

C'est à ce moment, durant l'hiver chilien de 1973, que se produisent les tensions politiques de plus en plus violentes qui mènent au coup d'État du 11 septembre, la mort d'Allende, puis une répression de plus en plus forte. Morgana et Diego entrent dans la clandestinité au moment où naît leur bébé. Ils doivent se cacher l'un et l'autre, se voient seulement de temps en temps et, finalement, sont tués dans un guet-apens.

La violence augmente de plus en plus. Ce n'est plus la violence sociale qui avait existé avec les réformes, puis au moment de la tentative de

révolution, mais un retour en arrière brutal des transformations sociales et un véritable carnage.

Le bébé de Morgana et Diego, appelée Antonia, a été sauvé de l'enfer et adoptée en Espagne par ses grands-parents. Ceux-ci lui ont toujours caché l'histoire de ses parents. Elle ignore que son père était Chilien et que sa mère avait vécu au Chili. On lui a toujours dit qu'ils étaient morts en Espagne, dans un accident de voiture. Elle a donc fait sa vie sans se douter le moins du monde de ce qui s'est passé.

Entre-temps, Sophie poursuit sa vie à Paris. Elle a toujours gardé ses sentiments mêlés d'amour et de haine vis-à-vis de Morgana et Diego de qui elle sait avoir été assassinée en 1973. Mais cela semble loin.

Le 11 septembre 2001, toujours un 11 septembre, elle voit à la télévision la collision d'un avion contre l'une des tours de New-York et un homme qui se lance dans le vide. Les images du palais de la Moneda reviennent à sa mémoire et tout ce qui s'est passé à l'époque. L'existence d'Antonia, la demi-sœur dont elle s'était promis d'effacer de sa vie et de ses pensées, surgit alors. Elle la recherche sur Internet, la trouve en Espagne et se rend là-bas afin de retrouver l'empreinte de son amour pour son père et de son amitié pour Morgana.

Antonia, ignorant tout sur ses origines, est mariée, a deux enfants et a fait sa vie, fort loin de la violence sociale et du drame intime et public qu'ont vécu les membres inconnus de sa famille. De son côté, Sophie est alors tourmentée par son besoin de vérité. Cette nouvelle rencontre avec la vie passée et la peur de s'identifier à sa demi-sœur représentent pour elle une nouvelle vague de violences.

2.2. Fátima Sime *Carne de perra*

Ce roman n'a pas encore été publié en français. L'histoire est la suivante : sous la dictature de Pinochet, Maria-Rosa, une jeune infirmière a été arrêtée. Après quelques jours aux mains de ses bourreaux, elle est « secourue » par un officier qui se l'approprie pour en faire son instrument. Une relation perverse s'installe entre eux, tandis qu'il la garde prisonnière, alternant « gentilleses » et « punitions ». Parfois, elle est obligée de porter secours à certains torturés afin d'éviter qu'ils ne meurent trop vite.

Après un certain temps, elle est libérée et quitte le Chili pour passer un long exil en Suède. Là, elle vit au milieu des exilés chiliens.

Suite à la chute de la dictature, elle rentre au Chili et y reprend son travail d'infirmière à la « poste centrale ». Elle vit seule, abîmée moralement. Un jour, apparaît dans son service un malade en phase terminale d'un cancer du larynx. L'homme est incapable de parler. Elle reconnaît en lui son tortionnaire qui la reconnaît également. Il lui écrit la phrase suivante sur une ardoise : « Tue-moi, toi, si tu peux ». La relation de pouvoir est inversée. C'est là un exemple terrible de ce qui est appelé le syndrome de Stockholm, une réaction psychologique où se crée un attachement de victimes ou d'otages envers leurs bourreaux.

Ce roman extrêmement cru permet de voir jusqu'où peut arriver la violence vis-à-vis de certains individus dans une société particulièrement violente.

2.3. Alia Trabucco Zerán *La soustraction*

Avec son roman *La resta*, l'écrivaine chilienne fait vivre les séquelles de la dictature, et, en même temps, le souhait déçu de trouver un nouveau chemin. Elle va de l'ensevelissement métaphorique de la ville et du pays pour, d'une part, analyser les conséquences de cette dictature sur les jeunes générations et, d'autre part, observer la désillusion face aux déchirements de leurs aînés. L'obsession de la violence et de la mort, la désillusion face aux déchirements de leurs aînés, les tentatives maladroites pour inventer de nouveaux liens, tout cela apparaît dans ce roman de post-dictature.

Durant les années 1980, les parents d'Ingrid ont payé au prix fort leur opposition à la dictature. À l'époque, les tortures et les exécutions étaient monnaie courante pour les activistes. Ingrid vient de décéder à Berlin où elle avait accompagné ses parents en exil. L'avion qui transporte son cadavre pour être enterré au Chili, est détourné vers l'Argentine.

La fille d'Ingrid, Paloma, part à la recherche du cercueil, accompagnée dans son expédition funèbre par Iquela et Felipe, enfants d'ex-compagnons de lutte d'Ingrid. On suit alors le voyage d'un vieux corbillard, à travers les Andes. Il s'agit en fait du périple funèbre des héritiers du désastre, lesquels ne peuvent se débarrasser des fantômes du passé.

2.4. Alia Trabucco Zerán *Propre*

Cet autre roman d'Alia Trabucco Zerán, *Limpia*, montre la violence, cachée mais réelle, qui existe entre des maîtres bourgeois et leur bonne à tout faire, le mépris. Depuis sept ans celle-ci est au service du couple, *Madame*, une avocate ambitieuse, et *Monsieur*, un médecin hospitalier. Estela García, qui vient de l'île de Chiloé, à mille kilomètres de Santiago, a été engagée alors que *Madame* allait accoucher. Durant sept ans, sans jamais retourner chez elle, la fille travaille sans relâche et s'occupe de Julia, l'enfant du couple. Dès son arrivée, la servante est logée dans un local humide près de la cuisine. Les patrons ne lui parlent jamais ; ils se contentent de lui lancer des ordres brefs et même parfois une gentillesse feinte.

Dès le début, le lecteur sait que l'enfant de sept ans est morte. Enfermée, on suppose que c'est derrière un miroir sans tain, Estela García, unique narratrice du roman, raconte son travail qui doit être parfait et sa tâche d'éducatrice obligée de Julia. Elle a donné à l'enfant plus d'affection que celle que lui accordaient ses propres parents. Elle a fait cela malgré la morosité quasi permanente et l'agressivité régulière de la petite fille.

À travers le monologue d'Estela, on découvre un plaidoyer contre une société qui n'est plus esclavagiste, mais dans laquelle les « petites gens » restent une caste qui « doit rester à sa place », en bas de l'échelle sociale.

3. Brésil : les violences faites aux femmes et à la nature

Comme dans les autres pays des Amériques, l'évolution de l'écologie, de l'économie et de la société au Brésil fut une Histoire de violences dès l'arrivée des Européens (en 1500). Le pays doit son nom à celui d'un bois rare qui fut coupé et exporté en Europe pour faire la richesse des envahisseurs. Cette Histoire débuta avec le viol des femmes et le vol des terres, la mise en esclavage des peuples autochtones et la destruction de la nature.

On pourrait raconter l'Histoire du Brésil en se référant à ce qui fit la richesse de petites minorités et le drame des grandes majorités humaines. Après l'exploitation des arbres, vint la production de la canne à sucre qui se

fit surtout dans le Nord-Est. Celle-ci s'effectua au détriment des peuples arrachés de l'Afrique et utilisés comme esclaves durant de nombreuses générations : 5,5 millions d'êtres humains furent transportés du continent africain vers le Brésil entre le XVI^e siècle et 1880.

Le pays acquit son Indépendance vis-à-vis du Portugal en 1822 et devint un empire qui dura jusqu'en 1889. Un nom décrit fort bien l'État fédéral qui succéda à cet empire (1889-1930) et qui fut dirigé par une oligarchie : la *république du café au lait*. Le café, produit surtout dans le Sud-Est du pays, se mélangea à l'exploitation bovine. Les propriétaires d'immenses haciendas étaient alors les maîtres du pays.

De 1879 à 1912, le Brésil fut emporté dans la fièvre du caoutchouc. Celle-ci eut comme épiscntre la région amazonienne. La ville de Manaus était considérée alors comme l'une des plus prospères du monde. L'arrivée des colonisateurs à la recherche du caoutchouc causa un choc avec les indigènes qui, dans la plupart des cas, déboucha sur la torture, l'esclavage et les massacres.

Un autre produit provoqua la richesse des uns et la misère des autres : l'or. Les envahisseurs des Amériques étaient tous fascinés par ce métal et utilisèrent les autochtones puis les esclaves africains pour l'accumuler et le transporter en Europe. Au Brésil l'exploitation de l'or remonte à la fin du XVII^e siècle et connut une période très intense au XVIII^e. Il impliqua un très fort recours à l'esclavage et un enrichissement rapide de la couronne portugaise. L'État de Minas Gerais (Sud-Est) doit son nom à la richesse en mines, non seulement d'or mais aussi de pierres précieuses.

Au début des années 1980, c'est vers l'Amazonie que se tournèrent les regards, et précisément vers l'État du Pará, provoquant une nouvelle ruée vers l'or dans ce qui devint vite la plus grande mine d'or à ciel ouvert du monde. Au cours de ses quelques dix années de fonctionnement, 45 tonnes d'or auraient été extraites de la Serra Pelada. Des milliers de personnes se précipitèrent vers ce lieu : 100.000 hommes travaillèrent là dans des conditions abominables, avec des accidents de travail fréquents et une grande violence. Chaque mois, quelque 80 personnes y étaient assassinées. Lorsque certains échappaient à la mort, ils dépensaient ce qu'ils avaient gagné dans l'alcool, le jeu et la prostitution.

Cette fièvre de l'or ne se calma pas lorsque la mine fut fermée. Elle s'étendit dans le reste des Guyanes : les *garimpeiros*, orpailleurs illégaux. Bien avancé dans le XXI^e siècle, le phénomène ne fait que s'accroître s'ajoutant à la déforestation et autres fléaux.

Après une féroce dictature militaire (1964 à 1985), des gouvernements démocratiques parfois douteux ne réussirent pas ou peu à calmer une société souvent extrêmement violente.

3.1. Rachel de Queiroz *La terre de la grande soif*

Ce roman réaliste, ancré dans la tradition du Nordeste, est un classique de la littérature brésilienne. Il est bon de se rappeler que la violence attribuée aux pays des Amériques n'est pas seulement due aux révolutions, aux coups d'État, aux luttes sociales et à d'autres phénomènes provoqués par les êtres humains. La nature est parfois extrêmement violente. Bien sûr, les économies sont souvent organisées contre l'écologie, mais il est nécessaire de reconnaître les drames dont sont responsables les éléments naturels afin de comprendre certains faits historiques et s'organiser en ayant ceux-ci en mémoire. C'est pourquoi le roman de Rachel de Queiroz, publié pour la première fois en 1930, reste un ouvrage aussi important.

Le Sertão, région située au Nordeste du Brésil, a la réputation d'être une zone d'habitation difficile en raison de ses nombreuses sécheresses. Dans certains endroits, aucune pluie ne tombe pendant des années. Ses habitants souffrent plus de la sécheresse que partout ailleurs et, dans certaines parties, la pauvreté est encore extrême au XXI^e siècle.

Le roman raconte l'histoire d'une famille réfugiée climatique qui laisse derrière elle sa ferme et son bétail. En 1915, le Nordeste fut ravagé par une des pires sécheresses de l'Histoire brésilienne. Plus de 100.000 personnes sont mortes de faim et plus de 250.000 ont dû quitter leurs terres et leurs maisons. Des villages entiers furent abandonnés. La famille en exode a dû abandonner sa ferme et avancer péniblement entre les collines caillouteuses, les plateaux hérissés de cactus et les carcasses de vaches mortes de soif, tandis que les vautours dévorent les restes.

Sur l'interminable route qui mène à l'Amazonie, Chico Bento conduit sa famille à ce qu'il croit être son salut. La mort rôde autour des enfants que la faim exaspère. Vicente, le jeune éleveur, refuse de lâcher ses animaux qui

représentent sa raison de vivre. Son amour pour sa cousine Conceição lui donnera-t-il la force de se battre plus que les autres ? Chaque personnage tente de forcer le destin, de vaincre cette même fatalité qui s'abat sur la terre et sur les hommes. Nul ne sort indemne de la sécheresse.

L'autrice de ce roman en a publié beaucoup d'autres après ce qui fut le premier. L'un d'entre eux intitulé *João Miguel* raconte l'histoire d'un personnage de ce nom qui, sous l'effet de l'alcool, a assassiné un homme et a été jeté en prison. Privé de liberté, il découvre l'enfermement, la solitude, l'angoisse et l'incertitude du destin. La romancière aborde là d'autres types de violence, celle dans la prison d'une petite ville de Nordeste. Elle observe, analyse, déchiffre les engrenages de la société, surtout celle des démunis qui provoquent la violence et souffrent de cette même violence.

Si on parle de violence, il semble nécessaire de prendre en compte toutes les causes des violences. Celles des femmes dues à l'attitude des hommes et à des situations sociales injustes (dénoncées par les romancières citées ici et bien d'autres encore) sont extrêmement importantes. Celles que l'humanité provoque en maltraitant la nature, particulièrement dans les Amériques, sont aussi fort importantes et ce sont souvent les femmes qui en souffrent les conséquences. Mais, comme il est dit précédemment, il faut prendre en considération la violence de la nature elle-même : ouragans, sécheresses, tempêtes de pluies, tremblements de terre et autres. Là aussi, ce sont souvent les femmes qui paient le plus de souffrances.

3.2. Patricia Melo *Celles qu'on tue*

C'est dans un contexte extrêmement tendu qu'une avocate de São Paulo atterrit à Cruzeiro do Sul, dans l'État de l'Acre situé dans le nord du pays, en Amazonie. C'est ainsi que commence le roman intitulé *Celle qu'on tue* de Patricia Melo. Trois jeunes hommes ont été accusés du meurtre de Txupira, une adolescente autochtone. « Les trois garçons venaient de familles importantes, des gens au pouvoir depuis l'annexion de l'Acre au Brésil, des gens habitués à résoudre leurs problèmes par balles » (Melo, 2019 : 104).

Non seulement ceux qui ont colonisé la région sont violents, mais la violence s'est accentuée avec l'arrivée de nouveaux exploitants-exploiteurs :

Les propriétaires de plantations d'hévéas étaient arrivés ici du Nordeste, armés jusqu'aux dents, avec la ferme intention de réduire les indigènes en esclavage pour la récolte du latex. Les rebelles étaient tués ou expulsés. Des dizaines de villages avaient été décimés (Melo, 2019 : 172).

L'avocate veut suivre le procès des assassins de la jeune indigène. Pour ce faire, elle a traversé son propre pays et se retrouve dans un environnement totalement différent de celui qu'elle connaît dans la mégapole d'où elle vient. Son dépaysement et l'ambiance tendue du procès, qui finalement est celui d'une société agressive (celle des Blancs) vis-à-vis d'une autre (celle des autochtones), lui font découvrir la réalité extrêmement violente du pays :

Les types venaient ici, depuis le Nordeste, pour fuir la sécheresse, pour travailler dans les exploitations d'hévéas, et ils venaient seuls. Sans femme. Ils tuaient les indigènes malavisés. Les femmes étaient un produit de luxe ici. Alors on les volait. À leur père, leur mari, leur village. Et on les vendait. On achetait une femme pour le prix de cinq-cents kilos de caoutchouc (Melo, 2019 : 59).

L'autrice du roman ne se contente pas de se référer aux généralités du pays et de la région où s'est produit le crime. Comme le ferait un cinéaste avec sa caméra, elle approche le regard vers la victime et montre celle-ci en gros plan :

- J'aimerais vous prévenir que les photos que nous allons montrer à présent sont très dures, averti Carla Penteado, l'avocate générale, avant de demander à l'expert de présenter les éléments au jury.

Puis elle a suggéré qu'on informe la mère de Txupira, une indigène aux cheveux blancs [...]. Quand la vieille femme a quitté la salle, toutes les femmes du village l'ont suivie, laissant la moitié de l'espace réservé au public vide.

La petite indigène solaire qui illustre les pages de la presse locale sous l'objectif d'un anthropologue et dont le corps menu était orné de caudales d'ara rouge et de plumes de huppe de hocco à face nue, n'avait rien à voir avec le morceau de chair sanglante que l'expert nous a présenté. Un visage défiguré. Deux côtes cassées. La bouche bâillonnée. Des ecchymoses dans le dos, sur le ventre, la gorge, le thorax. Les mains attachées. Les dents de devant détruites.

Certains des jurés ont à peine pu regarder les images (Melo, 2019 : 57).

La protagoniste du roman, dont la mère a été assassinée, a souffert elle-même la violence de son pays et, ici, elle a été témoin de la violence des colons contre les indigènes. Mais elle découvre en même temps la richesse des cultures ancestrales qui sont enracinées dans la symphonie de la forêt. Le roman devient ainsi un réquisitoire contre une société hostile envers les femmes et ce que certains considèrent comme des minorités, un engagement éco-féministe qui dénonce à la fois l'oppression machiste et la domination de la nature.

3.3. Patricia Melo *Enfer*

La romancière, dont nous venons d'étudier une des œuvres, aborde le problème de la violence dans la plupart de ses livres. Elle dépeint dans celui-ci l'ascension d'un gamin d'une favela de Rio depuis les bas-fonds jusqu'à son avènement en tant que parrain du trafic de drogue. Violence, amour et trahison, on trouve dans ce roman quelques-uns des nombreux problèmes que vit une grande partie de la société brésilienne, condamnée dès la naissance à la misère et souvent au meurtre. Il s'agit d'un enfer dont il est difficile de sortir.

4. Colombie : un pays en proie à la violence

Les peuples autochtones comme les Chibchas, les Quimbayas, les Tolimas et les Tayronas, qui vivaient dans le territoire qu'on nomme maintenant la Colombie avaient atteint un haut niveau de civilisation et de culture. Leurs connaissances de l'agriculture, de l'hydraulique et de l'architecture montrent le développement qu'ils avaient atteint. Il suffit de visiter le musée de l'or à Bogota et dans plusieurs autres villes du pays pour se rendre compte du savoir-faire et de la culture extraordinaires de ces peuples.

Les Européens débarquèrent là en 1499. Ils colonisèrent le territoire et démantelèrent les cultures existantes. Le pays qui existe aujourd'hui est ethniquement divers. Il existe une interaction - souvent brutale - entre les descendants des peuples autochtones, ceux des colons européens et ceux des esclaves africains, plus ceux des immigrants des XX^e et XXI^e siècles.

De fortes différences écologiques, économiques et sociales provoquent à l'heure actuelle des antagonismes ainsi que des différences notoires entre les gens des villes et ceux des campagnes. Les tensions politiques ont souvent dégénéré en violence. Celle-ci s'est accentuée avec le trafic de stupéfiants, des exécutions extrajudiciaires et des luttes entre les cartels de la drogue, les groupes paramilitaires et les propriétaires terriens.

Une période de l'Histoire de la Colombie est d'ailleurs appelée *La Violencia*. Il s'agit des années situées entre 1920 et 1960. À cette époque, eut lieu le massacre des bananeraies, aussi appelé massacre de Ciénaga ou massacre de Santa Maria. Au Nord de la Colombie, le 6 décembre 1928, un régiment de l'armée colombienne ouvrit le feu sur des travailleurs grévistes de la *United Fruit Company*. Mais c'est, en réalité, durant tout le XX^e siècle que s'est prolongée la violence sociale.

Le *Bogotazo*, insurrection armée qui suivit l'assassinat, le 9 avril 1948, de Jorge E. Gaitán, candidat à la présidence de la République, fut le début de *La Violencia*, une période de troubles qui a perduré jusqu'à la fin des années 1950 ou même plus loin. Ce que l'on considère, dans l'Histoire de la littérature colombienne comme *novela de la violencia* est celle qui, de 1948 à 1960, raconte les massacres qui eurent lieu dans le pays. Cette violence se prolongea jusqu'à maintenant. Ce fut en fait une somme de nombreux faits de violence, qui semble parfois une interminable guerre civile.

Au XX^e siècle, avant que n'existent les sciences sociales, ce sont les romans qui ont permis de connaître la violence qui existait dans le pays. Ces romans furent souvent écrits par des médecins de province qui étaient les témoins de la réalité atroce du pays. Ce fut le cas de Daniel Caicedo, médecin de la Valle del Cauca, avec son roman *Vientos Secos* (1953) ou de Manuel Zapata Olivella avec, entre autres, ses romans *Tierra mojada* (1947) et *Chambacú, corral de negro* (1963).

Entre 1938 et 1951, il y eut, dans le pays, un déplacement de plus ou moins un million de personnes à cause des violences. Entre 1951 et 1964 - période de la guerre civile - ce furent deux millions 200.000 personnes qui se déplacèrent à cause de ces mêmes violences. À la même époque, il y eut 190.000 morts violentes.

Depuis les années 1960, le pays a souffert d'une violence extrême due aux FARC (*Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia*), au ELN (*Ejército*

de Liberación Nacional) et à d'autres groupes armés. Seulement, en 2016, un accord de paix fut signé entre le Gouvernement et les FARC, puis un processus fut accordé entre le Gouvernement et le ELN. Mais en 2025, de nouveaux affrontements eurent lieu entre les groupes révolutionnaires dans la région du Catatumbo (nord-est du pays), une dispute territoriale pour le contrôle du trafic de drogue, ce qui donne l'impression d'une guerre civile incessante.

La violence des guérillas et des groupes paramilitaires a donc continué dans certaines zones du pays. Celle-ci s'enchevêtra avec le trafic de drogues, organisé par divers cartels super-puissants. De cette manière, le nombre de personnes et de communautés affectées ne fit qu'augmenter.

La culture de la coca a des effets néfastes sur la nature : érosion des sols et pollution chimique. Pour lutter contre la culture de la coca, on utilise, entre autres choses, l'épandage par avion d'herbicides comme le glyphosate. L'intensification de la lutte anti-drogue provoque la migration des cultivateurs de coca, contraints de s'enfoncer toujours plus dans la forêt. Il faut prendre en considération tous ces phénomènes écologiques comme une autre facette de la violence qui sévit en Colombie et dans d'autres pays des Amériques.

L'influence et la violence des trafiquants de drogue sont énormes et font des ravages non seulement dans la société colombienne, mais aussi dans l'environnement naturel du pays. Un seul exemple suffit pour montrer, presque par l'absurde, l'impact écologique et social de ce trafic. Le narcotraffiquant Pablo Escobar importa des hippopotames et les installa dans son immense hacienda. Lorsqu'il fut tué en 1993, ces animaux furent livrés à eux-mêmes ; ils se sont répandus et reproduits sur les berges du río Magdalena provoquant des impacts écologiques importants.

Le río Magdalena est le plus important de Colombie. Il coule du Sud vers le Nord entre les cordillères Centrales et Occidentales des Andes. Il a une longueur de 1.528 kilomètres et se jette dans la mer Caraïbe. Il a de nombreux affluents dont le río Cauca qui est le plus important. Le pays possède d'autres cours d'eau, de multiples fleuves et rivières qui vont vers cette mer, vers l'océan Atlantique ou vers l'Amazonie.

Lorena Salazar *Vers la mère*

C'est dans cet environnement naturel que se passe l'action du roman *Vers la mère* de Lorena Salazar (1992). Un enfant noir et sa mère adoptive blanche descendent le fleuve Atrato, au cœur de la région tropicale du Chocó, dans le Nord-Est du pays, un espace enfoui dans la jungle, une des régions les plus pauvres et les plus périlleuses du pays. Elle est peuplée en grande partie d'afro-colombiens (87 %) et est affectée par de nombreuses dynamiques sociales, économiques et environnementales.

- *Pourquoi je suis noir et toi blanche ?* demande l'enfant
- *Tu es noir et moi blanche parce que tu as deux mamans : la première est la femme noire qui t'a porté dans son ventre pendant neuf mois avant de te mettre au monde. L'autre, c'est moi, qui me suis occupé de toi tous les jours depuis que tu es né.* (Salazar, 2021 : 27, 29)

La pirogue doit les mener de Quibdó à Bellavista, là où vit la mère biologique de l'enfant. Le fleuve est mystérieux et la jungle est parfois agressive. Les passagers de l'embarcation passent le temps à se raconter leurs drames intimes. Au fur et à mesure que la pirogue se glisse sur l'eau de l'Atrato, apparaissent des signes avant-coureurs. Personne ne semble s'en occuper ou trop s'en préoccuper :

Nous croisons un hors-bord gris à deux moteurs recouverts d'une bâche noire. Il est plus petit que notre pirogue. Je ne distingue que les vêtements verts des passagers, des hommes avec des foulards rouges autour du cou qui ne baissent pas les yeux en nous voyant et ne nous saluent pas davantage. Ils nous laissent derrière eux en quelques secondes. L'enfant leur dit au revoir en agitant la main. Je ne l'empêche pas de le faire, incapable de lui expliquer pourquoi il ne devrait pas les saluer (Salazar, 2021 : 73).

Les souvenirs des passagers se mêlent à un tas de petits incidents au cours du voyage. Et les signes se précisent :

Le dernier coude du fleuve nous rapproche de la rive droite. La conductrice, qui fredonnait une chanson, s'interrompt immédiatement, coupe les moteurs et nous fait signe de nous taire. Tant de silence réveille l'enfant. Nous voyons des vêtements sécher sur des buissons : pantalons, ceintures, bottes en caoutchouc. Dans la verdure, une tente improvisée avec

des bâtons, du plastique noir et des sacs en toile. Huit hommes, des foulards rouges autour du cou, surgissent entre les branches. [...] (Salazar, 2021 : 121).

La pirogue poursuit son chemin, elle s'éloigne de la berge et glisse de nouveau au milieu de l'Atrato. Le fleuve coule puissant, grandiose et crasseux. Au cours du voyage, la femme raconte à sa voisine comment elle a assumé la garde de l'enfant. Au fur et à mesure que la pirogue avance au milieu de la mangrove, la tension se fait plus forte jusqu'à la rencontre avec une guérilla impitoyable. C'est là une histoire sur l'enracinement, la peur et la maternité dans un contexte de violence. On y voit la vie extrêmement difficile de la femme qui, malgré sa bonne volonté et son courage, est submergée par les violences sociales. *Le fleuve est le témoin de pleurs et de faits sanglants, de naissances et de morts [...]* (Salazar, 2021 : 131).

Parfois, la pirogue doit s'arrêter pour que les passagers puissent se ravitailler. Divers incidents se passent alors, lesquels sont autant de drames individuels qui font partie de cette réalité violente du pays. La femme et l'enfant, comme les autres voyageurs, ont leur part d'angoisse et de lassitude.

À côté d'un arbre, l'enfant se tient près d'un homme avec un foulard rouge et des bottes noires. L'enfant touche son arme et dit :

- Boum, boum !

- Non, dit l'homme. Ça ne fait pas ce bruit-là. Ça serait plutôt : Ratatatatatata.

- Ratatatatatata, répète l'enfant.

- Je t'ai cherché partout, soufflé-je en le prenant par la main. (Salazar, 2021 : 131).

Le voyage continue, interminable. La femme veille sur l'enfant. Elle se préoccupe pour cet enfant qu'elle va peut-être devoir quitter.

Une mère redoute à chaque instant de perdre son enfant. Moi j'ai deux fois plus peur car il n'est pas de moi. Si Gina a l'intention de le garder, elle devra m'accepter également : J'appartiens à cet enfant qui dort sur mes genoux (Salazar, 2021 : 131).

Le voyage semble se terminer enfin. Une triste fin : elle va devoir remettre l'enfant à sa mère biologique. Voilà Bellavista. Les deux femmes hésitent. Qui est la mère ? Mais, au-delà de cette violence qui touche ces deux femmes et l'enfant, il y a la violence d'une société blessée :

La journée est opaque, muette. La peur est perceptible dans la démarche des gens, on entend toujours les coups de feu au loin, l'enfant croit qu'il s'agit d'une fête dans un hameau voisin. [...] (Salazar, 2021 : 237).

Après avoir tenté de s'embarquer dans un hors-bord pour fuir le danger, les deux femmes et l'enfant se réfugient dans l'église du village. Dehors, les tirs s'intensifient et se rapprochent. D'autres personnes entrent dans l'église pour se protéger. Les balles sifflent. Les tirs redoublent. Quelque chose s'abat sur le toit de l'église, explose.

[...] Où est mon enfant ? [...] Devant moi, un tas de décombres et de sang, la partie d'une d'une Vierge, et à côté une petite chaussure verte comme celle de mon enfant, sur une jambe sans corps. [...] Un cri monte de mes entrailles, je crie en portant mes mains à ma bouche sans parvenir à contenir mon désespoir (Salazar, 2021 : 245).

Le roman s'achève. Le lecteur ferme le livre. Cela ne peut être vrai ! Il s'agit d'un roman ! On essayerait bien de faire dire à la réalité historique autre chose que ce qu'a raconté la romancière colombienne. Mais la réalité ne fait que confirmer : le 2 mai 2002, les Forces Armées Révolutionnaires de Colombie (FARC) massacrèrent 74 civils qui s'étaient réfugiés à l'intérieur de l'église de Bellavista. Et les violences continuent au XXI^e siècle comme elles ont existé précédemment.

5. El Salvador : la guerre civile

El Salvador est le plus petit pays d'Amérique Centrale avec la densité démographique la plus grande. Il s'agit d'un pays tropical qui se trouve au bord de l'océan Pacifique. Il était peuplé par les Pipils, un peuple nahuatl, et les Lencas, entre autres peuples autochtones dont l'influence maya était forte. Les conquistadors ont fait irruption vers 1525 et, après avoir lutté contre ces peuples, s'approprièrent du territoire vers 1540.

Dès ce moment, la population a toujours été marquée par un fort autoritarisme. Au XIX^e siècle, le pays est devenu une république caféière dirigée par une oligarchie de quatorze familles. Les inégalités sociales étaient criantes : 0,5 % des propriétaires possédaient 40 % des terres et 60 % des paysans n'en possédaient aucune.

Dans les années 80 du XX^e siècle, des guérillas provoquèrent une guerre civile qui fit plus de 100.000 morts entre 1980 et 1992. Après, le pays continua à être torturé par une forte criminalité.

5.1. Claudia Hernández *Défriche Coupe Brûle*

C'est dans ce contexte que Claudia Hernández (1975) exprime, dans son roman *Défriche coupe brûle*, la violence subie par les femmes. Le titre même du livre dit les violences que vit la société et celles que certaines femmes vivent dans cette société : *Roza tumba quema*. Plusieurs générations de femmes naissent et vivent guerrières. On découvre leurs souvenirs, leurs réflexions et leur quotidien. On fait des allers et retours entre le passé d'une guerre civile et le présent d'une paix patriarcale où les femmes continuent à souffrir les inégalités. Qu'auraient-elles à exiger ? Dès le début, on le sait :

[...] Les filles cuiraient le pain, feraient le ménage quotidien et prépareraient des tamales pour les grandes occasions. Elles auraient des enfants et passeraient leur vie entière au village à s'occuper d'eux, à moins qu'elles se marient ou se mettent en ménage avec un des soldats de la caserne ou avec un policier. Il leur faudrait alors déménager s'ils étaient mutés et s'occuper des enfants dans les différents lieux de garnison [...]
(Hernandez, 2017 : 11).

Mais il y a eu cette guerre civile. La protagoniste du roman, une femme dont on ne connaîtra jamais le nom, est obligée d'y prendre part. Jeune fille, elle a combattu avec les guérilleros afin de fuir les hommes qui menaçaient de la violer au village. Elle a été transformée en combattante dans une lutte d'hommes, puis y est devenue mère à quinze ans.

L'homme avec qui elle l'a eue dirigeait certaines opérations. Il devait avoir dix ans de plus qu'elle. Elle ne savait pas d'où il sortait ni comment il s'appelait, à cette époque et dans ces circonstances c'était une mesure de sécurité de ne connaître le véritable nom et l'origine de personne (Hernandez, 2017 : 65).

Elle aura cinq filles, toutes de pères différents. La première lui a été confisquée et, à son insu, a été vendue par des religieuses à une famille en France. Une fois les hostilités terminées, elle tentera de subvenir aux besoins de sa famille et elle retrouvera la trace de son premier enfant.

Là, on découvre le dilemme des familles ainsi déchirées : grâce à une association d'entraide, la mère a la possibilité de se rendre dans le pays où se trouve sa fille, laquelle se sent divisée entre deux familles, celle d'adoption et celle d'origine qu'elle ne connaît pas, écartelée entre deux cultures, entre deux mondes.

Le roman semble un véritable puzzle. Il y a cette femme, ses filles et beaucoup d'autres femmes : la mère, la fille, les filles, les voisines, plusieurs générations de femmes. Elles luttent dans un monde d'hommes, résistent, essayent de résister, subissent, se défendent. On entend leurs souffrances, les exploits de chaque jour, l'exploitation dont elles sont victimes chaque jour, l'espoir, les espoirs et le désespoir. Le puzzle se mêle à d'autres puzzles. Superpositions de vies, allers et retours de cette femme, de sa fille au loin, de ses filles et d'autres femmes, polyphonie de vies et de douleurs.

À l'image de ces vies déboussolées, le récit, écrit à la troisième personne, raconte un monde dirigé et toujours menacé par les hommes. Quant aux femmes, protagonistes du roman, elles sont déterminées à briser leurs chaînes.

5.2. Gabriela Trujillo *L'invention de Louvette*

Opérée suite à une lésion oculaire, la narratrice et protagoniste de ce roman cherche, dans son passé enfoui, l'origine de cette blessure ancienne. Ressurgissent alors, par brèves séquences, les dix-sept premières années de sa vie. Le récit s'écrit, celui d'une jeune-fille tiraillée entre la société tourmentée, qui l'a vu naître et croître, et la nature qu'elle admire et dont elle fait partie. Elle s'invente grâce aux bribes de souvenirs qui lui reviennent à la mémoire tandis qu'elle se remet de l'opération. Elle s'est faite avec les mots qu'elle apprenait et face aux choses qui l'entouraient et qu'elle apprenait à connaître. Ainsi naquit Louvette.

Elle est née un matin de décembre, dans un pays d'Amérique centrale qu'on sait être le Salvador, au bord du Pacifique, le jour d'un fort séisme dont les répliques semblaient interminables. Après plusieurs semaines d'un isolement dû au tremblement de terre, elle a été confiée à une nourrice animiste, Itzel, et à un pêcheur solitaire, Santiago. Tous deux l'ont rapprochée de la nature, les arbres et la mer. Elle partage sa vie d'enfant avec une chienne à moitié sauvage, comme elle est sauvageonne.

La terre est violente, elle bouge et la société aussi. Séismes de la nature et séismes sociaux. Souvent, on associe son tempérament agité au tremblement de terre de sa naissance. Et puis, il y a eu cette éclipse totale du soleil. Elle a contemplé ce moment fugace, ce soleil noir bordé d'abîme.

Elle a grandi entre les murs d'une grande maison vide tandis qu'au-dehors la guerre civile faisait rage et les kidnappings se multipliaient. On ne pouvait sortir car les rues étaient dangereuses :

[...] ces drôles de grandes vacances, arrivées avec les bombes, ont forcé le temps. Elles apportent avec elles de nouveaux mots qu'on martèle, des mots à plusieurs têtes dont la cadence même est menaçante. On parle couvre-feu, on discute état de siège, on craint dommages collatéraux. On n'a pas entendu parler de la fin de la guerre froide, qui connaît ici sa prolongation tropicale. Louvette arpente les mots qui hantent les conversations des grandes personnes et comprend enfin, par accident, qu'elle vit depuis toujours dans un pays en guerre.

Pendant les mois où la guerre civile saigne les rues, les heures vides s'étirent nerveusement à la maison. [...] En cas d'urgence, la mère a mis dans le salon une petite valise bleue : elle contient quelques habits de Louvette. (Trujillo, 2021 : 57)

L'enfant vit tout près de la guerre, sans comprendre ce qui se passe. Certains faits de violence — quand on n'a rien connu d'autre — n'ont pas le sens qu'en ont les adultes. La narratrice n'a pas l'âge de la protagoniste qui se raconte une histoire passée.

[...] La ville est assiégée. De ces nuits en état de siège, Louvette a la vision d'une boule de feu au-dessus de la tête. À l'autre bout de la boule de feu, un hélicoptère traque les ombres rebelles. Des guérilleros, paraît-il, mais Louvette ne sait pas trop de quoi il s'agit. [...] Effort de guerre oblige, son lit est réquisitionné : spongieux, mous, troués, vieux, tachés ou flambant neufs, tous les matelas de la maison sont installés contre les vitres. (Trujillo, 2021 : 59)

La mère préfère ses jumeaux, plus âgés qu'elle d'une dizaine d'années, puis elle va vivre au loin, à New York. Quant au père, il est presque toujours absent. Les membres de la famille ne peuvent parler de lui quand il n'est pas là. Il est (semblerait-il) impliqué, d'une manière ou de l'autre, dans la guerre civile qui sévit dans le pays.

On voit différents types de violence : la violence de la nature - le séisme, la lumière du soleil- et celle de la société, du pays, de la guerre. Et puis, il y

a la violence des proches, leur absence, leur présence qui renforce l'absence lorsqu'elle est près d'eux sans la voir, lorsqu'elle joue une pièce de théâtre et que personne n'est là pour l'écouter.

6. Haïti : une guerre sans fin

L'Histoire d'Haïti, depuis sa colonisation par la France jusqu'aux jours d'aujourd'hui, est une Histoire marquée par une terrible violence, cela malgré l'extraordinaire richesse culturelle du pays. La fin du XX^e siècle et le début du XXI^e furent des époques marquées par des tensions très fortes et une pauvreté grandissante. Depuis les années 1950, des milices paramilitaires appelées *Tontons Macoutes* furent utilisées par le dictateur François Duvalier, puis par son fils, pour réprimer les dissidents. Après la chute des Duvalier, ces paramilitaires ne furent jamais complètement désarmés. D'autre part, la nature ne fit qu'augmenter les problèmes du pays : des ouragans, des inondations et de nombreux tremblements de terre provoquèrent des situations tragiques, surtout les deux séismes de 2010 qui firent plus de 280.000 morts, 300.000 blessés et presque 2 millions de sans-abris. La pauvreté ne fit que s'amplifier. Comme toujours, les femmes et les enfants furent les principales victimes de ce désastre. Depuis 2020, une véritable guerre de gangs entraîna le pays dans une situation de plus en plus insoutenable...

Edwige Danticat *Le briseur de rosée*

Sur la couverture, en dessous du titre, un mot précise ce qu'est ce livre : *roman*. On peut cependant le considérer comme un ensemble de nouvelles dont la neuvième et dernière a le même titre que le livre : *Le briseur de rosée*. Les autres récits mettent en scène divers personnages qui vivent différentes situations, mais dans lesquels on repère une figure récurrente : celle d'un coiffeur haïtien qui, à New York, se fait le plus discret possible, malgré la cicatrice qui balafre son visage. On découvre ainsi qu'il s'agit d'un ancien sbire des Duvalier qui dissimule son passé criminel.

Sous le titre du dernier chapitre, *Le briseur de rosée*, l'époque dans laquelle se déroule l'histoire est précisée : *Vers 1967*. On plonge

immédiatement dans le drame : *Il venait pour tuer le pasteur*. Dans ses prêches radiodiffusés chaque dimanche, le pasteur affirme que les personnages de la Bible, armés de leur seul courage, ont combattu les tyrans au risque de leur vie... Le protagoniste attend dans sa voiture que le pasteur sorte de l'église. Mais, finalement, il entre dans celle-ci, l'arrête, le frappe et l'emmène vers la prison. Le roman est court, mais extrêmement tranchant. En quelques pages, il dit toute l'horreur, toute la haine, toute la violence qui règne dans ce pays. Il exprime la terreur qui caractérise la vie quotidienne en Haïti. Les mots sont acérés comme l'est la pointe effilée avec laquelle le pasteur déchire le visage du bourreau :

Sa main se posa sur un des morceaux de la chaise cassée. Il fit courir ses doigts sur le bord déchiqueté qui se terminait par une pointe effilée. Il saisit le morceau de bois, et frappa. Il voulait viser les yeux du gros homme, mais le pic atteignit la joue droite où elle s'enfonça d'un ou deux centimètres (Danticat, 2004 : 277).

Le tortionnaire tue le pasteur, puis doit fuir et se cacher parce qu'il ne l'a pas tué de la manière comme les autorités l'avaient ordonné. Il fuit, s'exile, adopte une autre vie. Mais sa joue balafrée fait partie de lui-même et l'accuse partout et à tout moment. On l'a vu, dans les chapitres précédents du livre, dans chaque nouvelle. Il se camoufle, mais ne peut camoufler cette cicatrice. Il s'explique avec celle qui l'a sauvé et est devenue sa femme. Et il explique la vérité à sa fille, il lui dévoile sa véritable identité. On parle de pardon, mais l'écho se fait entendre partout, celui de la violence extrême d'un pays soumis à une dictature impitoyable, celle du dictateur, celle de l'entourage de celui-ci, celle des gens qui ont peur, celle de ceux qui collaborent pour sauver leur peau, celle de ceux qui se taisent, se cachent. La violence qui règne et le silence de la violence.

7. États-Unis : un pays violent

Aux États-Unis, il n'y a pas — comme dans les pays du Sud — les mêmes types de violence sociale : coups d'État, dictatures ou guérillas. Il s'agit pourtant d'une société extrêmement violente. Elle l'a été avant l'indépendance du pays : que l'on pense à la lutte impitoyable des colons

contre les peuples autochtones afin de leur prendre leurs terres, ou que l'on pense à l'esclavage des Africains qui ont permis à ces mêmes colons de faire fonctionner leurs plantations, puis leurs usines. Elle l'est encore maintenant : que l'on pense à la fascination pour les armes et l'utilisation folle de celles-ci, ou que l'on pense aux débordements des forces policières contre certaines catégories d'individus ou de communautés. La société nord-américaine est restée violente et elle l'est toujours. Le rêve américain est pour beaucoup un véritable cauchemar.

S'il existe des fortunes colossales et des gens qui vivent dans les bulles de micro-sociétés fort bien fermées, il y a, les mieux cachées possibles, des masses immenses de laissés-pour-compte. Pensons aux communautés afro-américaines. Pensons à ce qui reste des peuples autochtones privés de leurs terres et incapables de vivre selon leurs traditions (celles-ci vivent encore souvent dans des réserves comme des animaux en cage ou elles doivent « s'intégrer », c'est-à-dire perdre leur identité. Pensons à certaines collectivités d'hispano-américains. Pensons aux descendants d'immigrés qui sont venus du monde entier, attirés par ce qu'on leur a fait croire : que le rêve américain était autre chose qu'un mythe.

Il existe, dans le pays, des universités prestigieuses et des centres de recherche inégalables. Mais il y a aussi des gens qui ne savent ni lire ni écrire, et beaucoup de gens — de différentes classes sociales — qui ne savent comment réfléchir, analyser et prendre des décisions personnelles et sensées. Les différences culturelles sont parfois de réelles violences qui, elles-mêmes, provoquent des violences écologiques, économiques et sociales.

Aux États-Unis comme dans les autres pays des Amériques, des romans, œuvres de femmes, sont publiés en grande quantité ces dernières décennies. La qualité de cette littérature est indéniable. Elles sont nombreuses -ces femmes- à détecter, dénoncer et décrire la violence de la société nord-américaine, et les nombreuses violences domestiques que subissent beaucoup de leurs compatriotes. Elles tentent souvent de détricoter la légende dorée de l'*American way of live*.

Il y a bien sûr une grande littérature afro-américaine, avec d'excellentes romancières, et aussi une vaste littérature dans laquelle de brillantes écrivaines valorisent les efforts des femmes autochtones pour maintenir en

vie leurs traditions et leurs luttes. Des recherches sur ces littératures sont l'objet d'études bien spécifiques. D'autres romancières expriment ce que voient, vivent et souvent souffrent les femmes de diverses classes sociales et des diverses régions de ce vaste pays. À titre d'exemple, nous en présenterons deux d'entre elles.

7.1. Stephanie Land *Maid. Le journal d'une mère célibataire*

Le titre du roman, *Maid (Servante)*, précise, en sous-titre, le contenu de celui-ci : *Le journal d'une mère célibataire*. Les bases de ce roman étant auto-biographiques, on pourrait le considérer comme un témoignage. D'ailleurs, la narratrice parle à la première personne.

[...] J'avais dansé toute la soirée ; j'étais en sueur et, anticipant le long retour à vélo qui m'attendait, je m'apprêtais à enfiler le sweet-shirt à capuche noué autour de ma taille. Les expressos que j'avais passé la journée à servir, avaient laissé des taches de café sur mon pantalon. (Land, 2020 : 30)

Elle avait dû rapidement abandonner le rêve qu'elle se faisait du mariage parce que, très vite, elle avait été confrontée au machisme de l'homme avec lequel elle venait de se marier :

[...] Je connaissais Jamie depuis quatre mois, et sa colère, la haine dont il a fait preuve contre moi, a été terrifiante. Un après-midi, il a fait irruption dans la caravane où j'étais assise devant la télévision. Tout en faisant les cent pas, il ne m'avait pas quittée des yeux et s'est mis à hurler. Il refusait que son nom figure sur le certificat de naissance. « Je ne veux pas que tu viennes me réclamer de l'argent pour ce putain de gosse », ne cessait-il de répéter en montrant mon ventre du doigt (Land, 2020 : 35).

Elle se retrouve seule avec sa petite fille et doit abandonner le projet d'entrer à l'université et de poursuivre ses études. Elle le sait :

J'étais mère, désormais. J'honorerais cette responsabilité pour le restant de mes jours. Je me suis relevée, j'ai déchiré ma feuille d'inscription à l'université du Montana et je suis allée travailler (Land, 2020 : 35).

Elle travaille comme femme à journée, par-ci par-là, selon les besoins qu'ont ses employeurs et non en fonction de ses propres besoins, comme

femme, comme mère, comme être humain. Elle doit briquer, balayer, frotter, aspirer, ranger, respirer la poussière chez les autres plus favorisés qui, au lieu de la remercier, se méfient d'elle et la regardent de haut :

Au cours de cet été-là, il a été de nouveau question de faire passer des tests de dépistage de drogues aux bénéficiaires des aides sociales. [...] Alors que nous étions déjà considérés comme des profiteurs qui prenions l'argent du gouvernement pour pallier notre paresse, on nous accusait aussi désormais de peut-être en profiter pour entretenir notre toxicomanie (Land, 2020 : 35).

Elle va d'un endroit à l'autre, d'un boulot à l'autre, d'une maison à l'autre, le même jour, pour couvrir maigrement ses besoins et ceux de Mia. En plus des difficultés financières, celles du logement et de tout ce qui incombe à l'éducation de sa fille, elle doit se battre pour conserver la garde de son enfant. Cette dernière est écartelée entre sa maman, qui fait tout ce qu'elle peut pour elle chaque jour, et son père qui la chouchoute lorsqu'il la reçoit un week-end sur deux.

Au cours de ces derniers mois, j'avais eu le cœur plus serré que d'habitude en la voyant se battre pour essayer de s'adapter aux transitions entre ces week-ends chez son père et ceux où elle restait avec moi. (Land, 2020 : 262)

Pour ennuyer son ex-femme et montrer son ego, le père réclame l'enfant :

Votre Honneur, le père travaille à plein temps » avait déclaré l'avocat de Jamie trois ans plus tôt, avant d'annoncer que j'étais sans domicile fixe et sans emploi. [...] Au tribunal, l'avocat de Jamie m'avait dépeint comme une personne psychologiquement instable, incapable de s'occuper à plein temps de son enfant. J'ai dû me battre pour prouver ma capacité à prendre soin de mon bébé, alors que, quelques mois auparavant, Jamie m'avait violemment incitée à avorter (Land, 2020 : 288).

Heureusement, après des combats acharnés, des moments de désespoir et de multiples maisons à nettoyer, une aubaine s'est présentée : un meilleur logement et une famille accueillante.

Après des années d'instabilité, Mia et moi nous sommes lentement posées. Après notre arrivée ici, son père a disparu de la circulation [...] (Land, 2020 : 325).

Elle continue à travailler se trouvant désormais dans un cadre de vie positif entourée de gens qui la reconnaissent pour ce qu'elle est. Elle reprend alors ses études tout en continuant à travailler et parvient à réaliser ce qu'elle a toujours souhaité : devenir écrivaine.

Là, on découvre que, si le livre qu'on est en train de terminer est une fiction, ce roman est effectivement autobiographique. Comme plusieurs l'ont fait remarquer, il est arrivé qu'une écrivaine devienne femme de ménage pour vivre, de l'intérieur, une situation sociale compliquée et dénoncer ensuite les conditions de travail difficiles, les horaires inhumains et la non-reconnaissance ; mais il arrive plus rarement que ce soit l'inverse : qu'une femme de ménage devienne écrivaine et atteigne une reconnaissance comme Stephanie Land.

7.2. Jennifer Haigh *Mercy Street*

Dans la ville de Boston, la clinique de Mercy Street offre un nouveau départ aux femmes qui désirent avorter. C'est là que travaille Claudia :

À l'hiver 2015, elle travaillait à Mercy Street depuis neuf ans. [...]. Elle passait la majeure partie de la journée au centre d'écoute, répondant au téléphone, formant et manquant les bénévoles. Plusieurs fois par semaine, elle recevait personnellement les patientes en consultation. Des cas particuliers d'IVG : des mineures ayant besoin du consentement des parents ; des femmes dont l'état de santé compliquait l'avortement ; des retardataires qui avaient raté la date limite légale ou s'en approchait. (Haigh, 2022 : 44).

L'autrice explore le sujet brûlant et actuel de l'avortement dans l'État de Massachusetts (États-Unis). Elle écrit ce roman peu de temps avant que l'arrêt *Roe vs Wade* de la Cour Suprême (1973) ne soit abrogé en 2022 par cette même Cour Suprême.

[...] lorsque Claudia avait commencé à travailler au centre d'écoute, les questions la surprenaient. Pour un nombre ahurissant de personnes, les fondamentaux de la reproduction humaine étaient entourés de mystères. (Haigh, 2022 : 108)

Le roman montre un pays appauvri où énormément de gens ont peine à vivre décemment et où la plupart ignore beaucoup de choses sur la vie.

Claudia elle-même a eu une enfance défavorisée vivant avec sa mère dans un mobile home. Elle est née au printemps 1971 et n'a jamais connu l'identité de son père. À cette époque, l'avortement était illégal dans l'État du Maine. Elle se pose dès lors une question : si elle avait été conçue à un autre moment, serait-elle là aujourd'hui ?

Maintenant, dans cette clinique où l'on pratique l'IVG, Claudia doit affronter chaque jour la détresse des patientes ; elle les comprend ayant vécu les mêmes violences individuelles et sociales qu'elles.

Dehors, en face de la clinique, des activistes anti-avortement protestent et essaient d'influencer les jeunes femmes qui s'approchent de l'établissement. Ils font tout pour les empêcher d'avorter.

Au printemps 2006, Claudia a reçu une jeune fille de dix-neuf ans enceinte de vingt-cinq semaines, juste après la date limite. Elle a dû la refuser et l'a regardée s'éloigner dans le couloir vers l'accueil, tout en pensant à ce bébé qui allait naître dans la misère, dans une ville impitoyable.

Claudia pensa aux manifestants rassemblés dans Mercy Street : les croyants pratiquants, les prêtres et les moines célibataires. S'intéresseraient-ils à Shannon F. - une sans-abri droguée qui hantait les trottoirs en brique de Downtown Crossing, harcelant les touristes pour quelques pièces de monnaie- si elle n'était pas enceinte ? La seule chose qui les préoccupait était d'empêcher son avortement. Le triste combat qu'était la vie -les dures réalités du quotidien qui rendaient la maternité impossible-ne les inquiétait pas le moins du monde. (Haigh, 2022 : 166).

Les gens qui tentent d'empêcher l'avortement, sont extrêmement violents. Ils le sont aussi bien vis-à-vis des femmes qui se rendent à la clinique que vis-à-vis du personnel de celle-ci. Ils considèrent les deux comme des meurtriers et se sentent eux-mêmes comme les défenseurs du droit et de la vertu. Un certain Victor lance une page qu'il diffuse sur les réseaux sociaux avec des arguments qui, en plus d'être virulents, sont racistes car, croit-il, ce qu'il faut préserver, grâce à son action, c'est la vie de la race blanche :

Chaque jour, des milliers de femmes enceintes entraient dans des cliniques d'avortement ; des milliers de précieux enfants blancs étaient exécutés en secret. La Galerie de la honte mettrait en lumière ces crimes. [...] Obtenir les photos était simple. Toutes les villes importantes d'Amérique possédaient une clinique d'avortement, ou plusieurs ; tous les Américains

pro-vie avaient un téléphone portable dans la poche. Victor lança un appel sur 8chan. En quelques heures, il avait une armée de volontaires. Cet accueil était encourageant. L'héroïsme américain était vivant et se portait bien, le pays était rempli d'hommes de droite désireux de rendre service. Leur esprit entreprenant le toucha et l'inspira – de complets inconnus offrant leur temps et leur talent pour faire du monde un monde plus blanc. (Haigh, 2022 : 192).

Claudia lutte pour aider les femmes qui sont dans la misère et dans un immense désarroi, souvent d'ailleurs à cause des hommes qui fuient ce qui devrait être leur responsabilité. Son travail est fort stressant. Pour supporter la pression, elle fréquente un certain Timmy à qui elle achète de l'herbe.

Les personnages, dont les idées sont diamétralement différentes, s'entrecroisent, sans jamais se rencontrer : Claudia ne connaîtra jamais Victor alors que celui-ci est le principal contact de Timmy qui prend des photos devant la clinique sans que Claudia le sache ; tandis que Claudia et Timmy parfois très proches l'un de l'autre ne se reconnaîtront jamais. Le roman aide à observer les rouages d'un État dit démocratique, mais fracturé, qui arrive à remettre en question une liberté considérée comme fondamentale dont, entre autres choses, le droit des femmes de disposer de leur propre corps. On y voit les violences portées aux femmes et celle de la société elle-même qui non seulement permet l'existence de ces violences, mais les provoque. De nombreux autres romans ont été publiés récemment aux États-Unis sur le thème de l'avortement, des causes de celui-ci et de ses conséquences. On pense, par exemple, à celui de Jody Picoult *Une étincelle de vie* ou celui de Joyce Carol Oates *Un livre de martyrs américains*. Ceux-ci et beaucoup d'autres traitent ce thème particulier, mais, en même temps, analysent l'ensemble des violences faites aux femmes et l'organisation sociale qui laisse les violences se développer.

Conclusions : les violences dans la Violence

Les pays des Amériques furent tous créés à partir d'invasions violentes, de conquêtes, de colonisations et d'esclavage. Du statut de colonies, ces pays ont coupé les ponts avec leurs respectives métropoles et, ayant obtenu ce qu'ils ont qualifié d'Indépendance, ils se sont organisés d'une manière assez semblable à celle de ces mêmes métropoles.

Les sociétés de ces pays désormais politiquement indépendants s'organisèrent de manière verticale avec, au sommet, les descendants des colonisateurs qui étaient parvenus à contrôler l'économie et les différents rouages de l'État. Leur pouvoir oligarchique s'était consolidé par l'esclavage et l'exploitation. En dessous de cette classe sociale réduite et puissante, à laquelle il faut ajouter les descendants d'immigrés qui avaient fait fortune, viennent les descendants de nouveaux immigrés européens qui avaient dû quitter leur terre d'origine à cause d'épidémies, de famines, de conflits politiques ou religieux et ont conformé des classes moyennes ou inférieures. Tout au bas de l'échelle ou parfois même en marge de la société, se trouvent les peuples autochtones et les descendants d'esclaves.

Les Histoires de ces pays furent souvent faites de violences provoquées par l'appât du gain, l'exploitation, des guerres internes ou des conflits régionaux, des régimes totalitaires, des guérillas, des nettoyages ethniques, des luttes entre les adeptes de différentes religions et d'autres faits sociaux, économiques, écologiques ou culturels. Comme nous l'avons vu dans les romans cités dans ce travail, les femmes furent et, souvent, continuent à être les principales victimes des violences engendrées par la Violence de ces mêmes sociétés. Il s'agit de sociétés patriarcales dans lesquelles les violences faites aux femmes sont flagrantes et vont jusqu'au féminicide. On observe cela sous toutes les latitudes du vaste continent américain.

Les romancières, qui sont de plus en plus nombreuses dans les Amériques, ont la capacité d'exprimer la Violence sociale et, spécifiquement, les différents types d'actes violents faits aux femmes. Plus que leurs collègues masculins, elles sont capables de créer des fictions à partir de leurs propres expériences ou à partir d'une connaissance de la vie que les hommes n'ont sans doute pas.

À une autre époque, on aurait peut-être parlé de littérature engagée. Nous préférons parler de *littérature d'affirmation*. Les romancières découvrent la réalité dans les deux sens du mot *dé-couvrir* : il s'agit d'observer les différentes situations abordées, lesquelles sont souvent cachées, puis de recréer par les mots une image semblable à la réalité en utilisant leur sensibilité pour exprimer celle-ci.

Dans les situations observées puis recréées dans l'œuvre d'art, il y a les aspects démographiques, économiques, écologiques et politiques des

sociétés abordées, et il y a les aspects biologiques, physiques et psychologiques des individus qui vivent à un moment donné, dans un espace donné et dans des circonstances précises. Les femmes ont une manière différente de celle des hommes pour capter et comprendre (*cum nascere* : naître avec) puis faire naître l'œuvre d'art.

Il serait intéressant de comparer deux corpus littéraires - produits l'un par des femmes et l'autre par des hommes - sur des thèmes semblables. Cela permettrait d'identifier les dénominateurs communs et les différences entre les deux. Ainsi, on pourrait prendre un corpus comme celui du « roman de la dictature » construit par des écrivains masculins et le comparer avec un ensemble de romans produits par des écrivaines sur le même thème.

Le présent article n'avait bien sûr pas cela comme but. Il s'agissait ici de montrer comment les romancières des Amériques sentent, observent et dénoncent la violence faites aux femmes à différentes époques de l'Histoire, dans des sociétés qui furent créées par des actions violentes et, au cours des siècles, continuent à être violentes.

Ces romancières sont en lutte contre l'organisation patriarcale et autoritaire de la société. Elles refusent l'ordre établi, décrivent des situations de déséquilibre et montrent comment beaucoup de femmes luttent pour se libérer et construire une société nouvelle, émancipée, égalitaire et juste. Elles sont subversives par leurs aspirations à la liberté comme par leurs gestes esthétiques.

Bibliographie¹

Almada, S. 2015. *Les jeunes mortes*. Paris : Éditions Métailié, 2024.

Almeida, E. 2005. *L'autobus*. Paris : Éditions Métailié, 2007.

Danticat, E. 2004. *Le briseur de rosée*. Paris : Éditions Grasset, 2005.

De Queiroz, R. 1930. *La terre de la grande soif*. Paris : Éditions Anacaona, 2014.

Guelfenbein, C. 2012. *Nager nues*. Paris : Actes Sud, 2013.

¹ Les citations présentées dans l'article se réfèrent aux pages des éditions de cette bibliographie. Après chaque titre, est précisée la date de la première édition, publiée dans le pays et la langue d'origine. L'autre date est celle de l'édition française que nous avons utilisée pour cette recherche.

- Haigh, J. 2022. *Mercy Street*. Paris : Éditions Gallmeister, 2023.
- Hernandez, C. 2017. *Défriche coupe brûle*. Paris : Éditions Métailié, 2021.
- Land, S. *Maid*. 2019. (*Le journal d'une mère célibataire*) Paris : Globe, l'école des loisirs, 2020.
- Melo, P. 2019. *Celle qu'on tue*. Paris : Ed. Buchet Chastel, 2023.
- Melo, P. *Enfer*. 2000. Paris : Actes Sud, 2001.
- Osorio, E. 2000. *Luz ou le Temps sauvage*. Paris : Éditions Métailié, 2002.
- Osorio, E. 2018. *Double fond*. Paris : Éditions Métailié, 2018.
- Salazar, L. 2021. *Vers la mère*. Paris : Grasset, 2023.
- Sime, F. 2009. *Carne de perra* Santiago (Chili) : Editorial LOM,
- Trabucco Zerán, A. 1983. *La soustraction*. Paris : Actes Sud, 2021.
- Trabucco Zerán, A. 2022. *Propre*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2024.
- Trujillo, G. 2021. *L'invention de Louvette*. Paris : Éditions Gallimard.



© Synergies Venezuela, n° 9, Année 2024.

Revue du GERFLINT.

ARK : <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb42724296r>

Bibliothèque nationale de France - Décembre 2024 -

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-venezuela>

